

RICHARD MILLET

**LE SOMMEIL
SUR
LES CENDRES**

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- LA VOIX D'ALTO, 2001 (« Folio », n° 3905).
LE RENARD DANS LE NOM, 2003 (« Folio », n° 4114).
MA VIE PARMİ LES OMBRES, 2003 (« Folio », n° 4225).
MUSIQUE SECRÈTE, 2004 (« L'Un et l'Autre »)
HARCÈLEMENT LITTÉRAIRE, entretiens avec Delphine Des-
caves et Thierry Cecille, 2005.
LE GOÛT DES FEMMES LAIDES, 2005 (« Folio », n° 4475).
DÉVORATIONS, 2006 (« Folio », n° 4700).
L'ART DU BREF, 2006 (« Le Cabinet des Lettrés »).
DÉSENCHANTEMENT DE LA LITTÉRATURE, 2007.
PETIT ÉLOGE D'UN SOLITAIRE, 2007 (« Folio », n° 4485).
PLACE DES PENSÉES, sur Maurice Blanchot, 2007.
L'OPPROBRE, 2008.
LA CONFESSION NÉGATIVE, 2009.
BRUMES DE CIMMÉRIE, 2010.

Aux Éditions Champ Vallon

- LE SENTIMENT DE LA LANGUE I & II, 1986 – 1990.
BEYROUTH, 1987.

Aux Éditions Dar An-Nahar, Beyrouth

- L'ACCENT IMPUR, 2001.

Suite des œuvres de Richard Millet en fin du volume

LE SOMMEIL SUR LES CENDRES

RICHARD MILLET

LE SOMMEIL
SUR LES CENDRES

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2010.*

On ne cherchait pas à approuver ou à nier son existence selon les notions évidemment simplistes que nous avons de la mort.

PIERRE JEAN JOUVE

Certainement subsiste une présence de minuit.

MALLARMÉ

Je rougissais, je frissonnais, j'ouvrais et je refermais la bouche, l'horizon rougeoyait et me donnait sans doute des couleurs, et pourtant il m'a dit que je n'avais pas l'air tout à fait vivante, penché vers moi sur le quai lie-de-vin avec l'évident dessein de m'attirer contre lui pour m'embrasser ou vérifier si j'étais faite comme tout le monde; et il s'était emparé non pas des valises mais de ma main, assez vivement pour que, m'ayant jugée mauvaise ou indigne, il ait voulu me jeter dans la fournaise du crépuscule qui menaçait d'embraser les sapins, sur les collines bordant les Buiges, à l'ouest. Les enfants souriaient, eux : ils avaient pris le train pour la première fois de leur vie et ils humaient l'air du soir comme ils le faisaient dès qu'ils arrivaient dans notre maison de famille, à Jezzine, au bord de la falaise, dans cette montagne du Sud où nous passions les grandes vacances, et que nous avions dû

fuir du jour au lendemain, cet été-là. « Vous êtes bien pâle pour une Libanaise... », a-t-il ajouté avant de hocher la tête, se rappelant probablement que la guerre continuait, cet été-là, celui de mes trente ans : un bel été, au Liban comme dans ce haut Limousin où je venais de conduire les enfants sans avoir rien vu d'autre que la nuit, même en plein jour, depuis que nous avons quitté Beyrouth dans un bateau qui nous avait amenés à Chypre, où nous avons pris l'avion pour la France, patientant, voyageant, somnolant pendant des heures qui avaient fini par devenir des jours et qui ne se distinguaient pas de ma nuit intérieure, comme disait le père Chidiac, si bien que je n'avais presque rien vu de cette France que je mourais d'envie de visiter et que ma tante appelait « notre tendre mère », expression que j'ai toujours trouvée dérisoire, puisqu'il ne peut y avoir d'autre mère que celle qui nous a mis au monde, avais-je envie de lui répondre dès qu'il était question de la France et de la langue française dans laquelle nous avons été élevées autant, sinon plus, que dans l'arabe, et qui était, cette langue française, l'autre ciel de notre existence, là-bas, à Jezzine comme à Badaro, le quartier de Beyrouth où nous passions la majeure partie de l'année, et que les bombardements israéliens, dès le 12 juillet, avaient rendu intenable, de telle

sorte que ma sœur, la mère des enfants, qui ne pouvait quitter tout de suite le Liban, avait décidé de nous faire évacuer par l'ambassade de France, avec tant d'autres compatriotes, et non pas à Paris, comme je l'avais espéré, mais dans ce Limousin dont le nom n'évoquait rien pour moi : à Siom, exactement, un village où l'on nous avait déniché un gîte, disait-elle, une maison où nous serions accueillis, le temps que les choses se calment et que la paix revienne, si tant est qu'elle puisse jamais s'établir dans un pays comme le nôtre, plus tourmenté que le cœur d'un grand pécheur, disait encore le père Chidiac. Je n'ai rien répondu à l'homme qui nous attendait à la gare des Buiges : ce n'était qu'un domestique, un homme à tout faire, une de ces personnes qu'au Liban on ne regarde pas vraiment, même quand elles nous adressent la parole; et le ton de cet homme me déplaisait, tout comme les coups d'œil qu'il me jetait en conduisant. J'ai fait comme si c'était lui qui n'était pas tout à fait vivant et qu'en fin de compte seuls les enfants le fussent. J'aurais pu rétorquer que j'avais eu plus de vies que je ne saurais en avouer, ou que je n'avais jamais vécu comme tout le monde mais j'ai préféré me taire une fois passé le seuil de la maison qu'on appelait Le Rat et dont la forme ne devait guère différer de celle,

massive, trapue, sombre, presque hostile, des maisons que j'avais aperçues en cours de route, à ceci près que celle-là occupait le sommet d'une haute colline défendue par de grands sapins plantés très serré, et dans lesquels, à l'ouest, derrière la maison, on avait taillé une trouée correspondant à un arrangement mystérieux, qu'on ne voyait que de l'entrée, une ligne de fuite, une échappée — une saignée, plutôt, qui permettait au dernier soleil d'embraser les fenêtres de l'étage, ainsi que l'entrée dont elle paraissait le prolongement, par une porte-fenêtre bien plus large que l'entrée, ce dispositif donnant l'impression que la maison avait un visage, en tout cas qu'elle était animée d'une forme de vie mystérieuse que j'avais quelquefois vue aux vieilles demeures ottomanes dont le soleil couchant fait briller les fenêtres, le soir, dans la montagne libanaise. Mais, plus que la maison, c'étaient les sapins qui m'inquiétaient : ils entretenaient là une nuit qui n'existe pas, chez nous où l'on ne trouve plus de forêt ni, sans doute, d'endroits aussi isolés : l'isolement est en chacun de nous, me disais-je dans le 4 x 4 qui roulait entre chien et loup, soudain curieuse de cette expression que je connaissais sans la comprendre, ou que je n'avais pas vraiment interrogée, la langue étant le signe de notre ignorance, la plupart du temps, et cette expression s'étant mise à me

hanter à tel point qu'il me semblait rouler non seulement dans cette campagne désolée, redoutant ces chiens et ces loups qui menaçaient de bondir aux vitres de la voiture, mais aussi dans la langue française, laquelle s'enténébrait à mesure que nous approchions du Rat, et que je sentais qu'il me fallait dire quelque chose pour éloigner les chiens, les loups, les rats, et demander par exemple pourquoi le domaine, ou la demeure, s'appelait Le Rat.

Nul ne m'aurait sans doute répondu, ni le conducteur maintenant plongé dans un silence où il paraissait boire la nuit ni la femme debout près de la porte, sur la plus haute marche du seuil, au-dessus duquel était allumée une lanterne, la nuit étant plus avancée qu'ailleurs autour de la maison, je l'avais vu dès que nous avions franchi la grille du parc. Peut-être la réponse était-elle dans la forme même de la maison, ou dans ce que je pouvais en deviner : quelque chose qui pouvait évoquer l'apparence d'un rat autant que celle d'un chat tapi dans une végétation qui m'a paru trop haute, trop dense, ai-je failli dire à la femme qui nous accueillait, à la limite de l'ombre et d'une lumière trop faible pour que j'aie pu distinguer autre chose que ses vêtements et son chignon de cheveux gris — sa main également grise, aurais-je pu dire sans aller pourtant jusqu'à mettre la mienne au feu. Elle n'a

pas pris la mienne, ni celle des enfants dont elle n'a pas davantage approché la joue pour un baiser de bienvenue, celle-ci ayant lieu au plus neutre d'une voix qui nous disait de finir d'entrer, la femme s'inclinant légèrement pour donner un peu de politesse ou de douceur à cette voix singulièrement basse : celle d'une femme de la campagne, ai-je pensé, tout comme ses traits bientôt découverts dans l'entrée, et qui se sont à peine animés quand elle a demandé à l'homme de monter les valises dans la chambre bleue, ai-je cru comprendre, car elle s'exprimait dans une langue que je ne connaissais pas mais qui pouvait faire penser au portugais, et qu'elle prononçait plus haut, sur un ton presque chantant, avec l'ascendant que les femmes savent secrètement prendre sur les hommes, dans les pays montagneux, le haut Limousin me semblant de ceux-là, tout comme la montagne libanaise, cette femme se présentant à nous sous le nom de Mme Razel, après m'avoir demandé si j'étais bien Mme Chebli — ce qui était en vérité le nom matrimonial de ma sœur et celui des enfants, mon nom à moi n'ayant ici aucune importance.

Cette femme, cette maison, ce pays, je les ai détestés d'emblée. Plus que de la haine, c'était une aversion qui allait jusqu'à ces noms : Les Buiges, Le Rat, Siom, Razel, et qui m'était donnée non pas

par le froid qui régnait dans la demeure, mais par l'odeur, indéfinissable autrement que par l'idée d'ancien, de terriblement ancien; une odeur en tout cas inconnue, et qui ne se sentait même pas, chez nous, dans les vieilles demeures ottomanes — celle de Ehden, dans le Nord, où nous étions allés, l'été, du vivant de notre père, qui avait survécu trois ans à notre mère, tuée dans un bombardement, en 1976, puis à Jezzine, au sud, dans cette grande maison veillée sous la neige, l'hiver, par la petite servante Ibsissam, qui y vivait comme une nonne. Le Rat, lui, était bâti de granit et d'ardoise, et l'on s'y chauffait au bois, seule odeur que je pouvais reconnaître. Mais il y avait autre chose, ai-je pensé, non seulement dans la pièce où Mme Razel nous a servi le dîner (une salle à manger dont les murs blancs, récemment replâtrés et dépourvus de tout ornement, ne dissipaient pas mon impression d'avoir franchi le seuil de la nuit elle-même, comme si nous dînions dans une clairière, en pleine forêt, entre des murs de draps blancs), mais aussi dans la chambre qu'on appelait la chambre bleue, sans doute parce qu'elle était tapissée d'un papier bleu ciel, ou qui m'apparaîtrait tel, le lendemain matin, car, la veille, quand j'y avais pénétré, il avait une couleur bleu marine, et bleu nuit lorsque je me suis couchée, ce qui était peut-être dû aux dimensions

de la chambre, si vaste qu'on voyait à peine les murs depuis le lit, qui se trouvait en son milieu, et non contre le mur : disposition si singulière que les mots de chambre royale me venaient à l'esprit, quoique la chambre ne fût pas exactement au centre de la maison, comme je l'avais cru et peut-être espéré, sans bien savoir pourquoi. J'ai été longue à trouver le sommeil, malgré la fatigue, privée de la protection du mur, derrière ma tête, le montant du lit ne suffisant pas à me rassurer, la lampe de chevet ne dissipant pas toute l'obscurité et la chambre semblant croître aux dimensions de la nuit, l'odeur y étant plus insidieuse que dans la salle à manger ou dans les couloirs, si bien que je me suis levée avec l'intention d'aller dormir avec les enfants, dans l'aile gauche, laissant allumée ma lampe de chevet et ma porte ouverte, traversant pieds nus une épaisseur ténébreuse dans laquelle j'ai failli me mettre à courir, tant elle était froide, me retrouvant dans la semi-obscurité du couloir sans oser regarder au-dehors par les fenêtres dont les contrevents n'avaient pas été tirés, puis devant la chambre des enfants qui ne dormaient pas, eux non plus, à ce qu'il me semblait, puisque j'entendais de petits rires et des chuchotements, les enfants probablement excités de se croire dans un château — un de ces châteaux qui s'élèvent parfois dans les songes et que j'avais

secrètement désiré visiter, en France —, le monde extérieur se résumant pour moi à la France, alors que tant de mes compatriotes avaient émigré en Afrique, dans les Amériques, en Australie ou dans les pays du Golfe.

La chambre des enfants, je me rappelais qu'on l'atteignait après un angle qui les mettait hors de portée de voix, loin de moi, en tout cas, qui aurais tant aimé dormir avec eux, dans leur lit, mais qui n'osais pas heurter à leur porte, en pleine nuit, et dans une obscurité quasi palpable et qui donnait la désagréable certitude que c'était soi qu'on palpait, de l'intérieur. J'ai reculé dans le silence. Je venais du silence, me semblait-il, et, condamnée à y retourner, j'étais comme une langue dans une bouche : lourde, pâteuse, remâchant un silence d'une perfection que je n'imaginai pas, non, pas même à Jezzine, lorsque la grande cascade est presque à sec, l'été, et la vallée traversée de bruits qui sont ceux de la nuit ou qu'on croit être ceux de la nuit et que seuls les enfants et les femmes peuvent entendre, comme je percevais leurs rires, là, au cœur des ténèbres, de l'autre côté de la porte, et, contre toute attente, de l'intérieur de ma chambre lentement regagnée : des rires aigus, cette fois, que je ne leur connaissais pas, et qui me faisaient douter si ce n'était pas mon propre rire qui s'élevait dans ma

chambre où la lampe de chevet était restée allumée, et que je ne pouvais retenir, ce rire, à cause du vin bu au dîner. Le vin existe, chez nous, mais nous buvons plutôt de l'arak ou du whisky, et encore pour les repas importants. Mais ce soir-là, au Rat, j'avais décidé de me faire bien voir de Mme Razel qui nous servait avec une autorité plus grande encore que ma tante et ma sœur, ayant toujours vu dans les femmes des ennemies autrement coriaces que les hommes. Et puis, bien plus qu'à la fatigue, je demandais au vin la grâce de me faire traverser la nuit, et de me rendre supportable l'odeur régnant dans cette maison dont j'allais bientôt comprendre que c'était d'elle, la maison, qu'il fallait me faire accepter, autant que de ceux qui devaient y vivre et dont je n'avais vu que Mme Razel et le chauffeur, lequel ne s'était cependant plus montré. Elle me révoltait, cette odeur, qui imprégnait jusqu'à ce qui nous était servi, et qui avait aussi un goût indéfinissable, si bien que je mangeais du bout des lèvres et buvais à petites gorgées, le vin étant trop froid, car monté trop tard de la cave, avait dit Mme Razel à qui j'ai répondu non pas qu'il était malgré tout buvable, mais qu'il contenait un peu des ténèbres de la cave : un vin ténébreux, aux effets brutaux mais irrésistibles, aurais-je pu ajouter si j'avais été capable de me laisser aller devant cette femme dont

je ne parvenais pas à situer le rang — les classes sociales étant apparemment bien moins étanches ou visibles en France qu'au Liban où, au moins, ces choses-là restent à leur place, comme les divisions sexuelles ou religieuses. Il m'avait permis, ce vin (un côtes-du-rhône écrasé par la nuit et par l'âge), de retrouver des couleurs, et de faire bonne figure à table, tandis que les enfants dévoreraient ce qu'on leur présentait, eux qui faisaient si souvent la fine bouche, particulièrement depuis le début de la guerre. Je m'étais donc jetée dans le sommeil après avoir laissé Mme Razel coucher les enfants. Jetée était bien le mot : j'étais tombée sur le lit, le visage tourné vers la lampe de chevet, m'en remettant à cette lumière autant qu'au rire que je ne pouvais refréner, et que j'aurais voulu aussi léger et à présent aussi pur que celui des enfants, là-bas, dans leur chambre, où je ne serais pour rien au monde allée leur dire de se taire, n'osant pas davantage le leur crier, et me rendormant dans les dernières vapeurs du vin, auxquelles j'avais ajouté un cachet de Valium, pour me réveiller un peu plus tard, la lampe de chevet éteinte, le cœur battant trop vite, la bouche sèche, refusant de m'interroger sur la main qui avait ramené la nuit dans la chambre où les volets de bois ne laissaient passer aucune lumière alors que, je l'avais remarqué en entrant

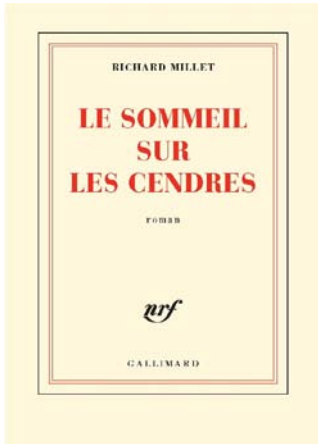
dans la chambre, la nuit n'était pas obscure. À présent j'avais peur de ma propre voix, comme d'autres de leur ombre. Je mens ; je redoutais autre chose : les rires des enfants, ou plutôt l'effroyable distance que ces rires établissaient entre eux et moi et, plus encore, ce que ces rires me disaient de moi : ma noirceur, ma solitude, ma folie, peut-être, aurait dit en riant ma sœur, là-bas, dans la nuit beyrouthine illuminée par les bombardements de la banlieue du Sud. J'avais mal à la tête ; le vin me brûlait l'estomac, et j'étais incapable de tendre la main vers l'interrupteur de la lampe ni d'aller, à tâtons, derrière le paravent chinois, dans le réduit que Mme Razel m'avait désigné comme le cabinet de toilette, je m'en souvenais maintenant, mais poser le pied sur le plancher serait revenu à m'enfoncer dans une eau trop profonde, comme celle du lac de Siom, que je découvrirais, à l'aube, par une des fenêtres du couloir, entre deux rangées de hêtres, en contrebas, ce coup d'œil me délivrant de tout, la peur et le mal de tête ayant fini par s'annihiler l'un l'autre, la douleur physique l'emportant malgré tout par sa dimension systématique et obstinée sur la peur, qu'elle rendait à sa vraie nature, qui est de n'avoir pas de loi.

Cette peur, le jour ne l'a cependant pas tout à fait dissipée : j'avais eu le plus grand mal à repousser

*Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 23 novembre 2009.
Dépôt légal : novembre 2009.
Numéro d'imprimeur : 74876.*

ISBN 978-2-07-012809-9/Imprimé en France.

172511



Le sommeil sur les cendres Richard Millet

Cette édition électronique du livre *Le sommeil sur les cendres*
de *Richard Millet*

a été réalisée le 23/12/2009 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer en décembre 2009 (ISBN : 9782070128099)
Code Sodis : N39504 - ISBN : 9782072376764